

d'abord les vertus naturelles avant d'en pouvoir donner une explication pleine et satisfaisante.

Une fois que les hommes ont trouvé par expérience que le libre exercice de leur égoïsme et de leur générosité restreinte les rend totalement incapables de vivre en société et qu'en même temps ils ont noté que la société est nécessaire à la satisfaction de ces mêmes passions, ils sont naturellement amenés à se soumettre à la contrainte de règles telles qu'elles puissent rendre leur commerce plus sûr et plus commode. Ainsi, à l'institution et à l'observation de ces règles, à la fois en général et dans chaque cas particulier, ils sont d'abord amenés uniquement par le souci de l'intérêt ; et ce motif est suffisamment fort et contraignant pour la première formation de la société. Mais, quand la société est devenue nombreuse et qu'elle s'est accrue jusqu'à devenir une tribu ou une nation, cet intérêt est plus lointain : les hommes ne perçoivent pas aussi aisément que le désordre et la confusion résultent de chaque infraction à ces règles, que dans une société plus étroite et plus resserrée. Mais, bien que, dans nos propres actions, nous puissions fréquemment perdre de vue l'intérêt que nous avons à maintenir l'ordre et suivre un intérêt plus ou moins présent, nous ne manquons jamais de remarquer le préjudice que nous éprouvons soit directement, soit indirectement, de l'injustice d'autrui : car, dans ce cas, nous ne sommes pas aveuglés par la passion, ni prévenus par une tentation contraire. Mieux, quand l'injustice se produit loin de nous, à une distance telle qu'elle ne peut en aucune manière toucher nos intérêts, elle nous est encore désagréable ; car nous la considérons comme préjudiciable à la société humaine et comme dangereuse pour tous ceux qui approchent la personne qui s'en est rendue coupable. Nous partageons leur contrariété par *sympathie* ; tout ce qui, dans les actions humaines, produit une contrariété sur une vue générale, s'appelle vice, et tout ce qui produit une satisfaction de la même manière se nomme vertu ; telle est donc la raison pour laquelle le sens du bien moral et du mal moral



résulte de la justice et de l'injustice. Et, bien que ce sens, dans le cas présent, dérive uniquement de la contemplation des actes d'autrui, nous ne manquons pourtant pas de l'étendre même à nos propres actions. La *règle générale* déborde les cas d'où elle est née ; cependant qu'en même temps nous *sympathisons* avec les sentiments que les autres entretiennent à notre égard.

Ce progrès des sentiments est *naturel* et même nécessaire ; pourtant il est certainement ici renforcé par l'artifice des politiques qui, pour gouverner les hommes plus aisément et maintenir la paix dans la société humaine, ont essayé de faire naître de l'estime pour la justice et de l'aversion pour l'injustice. Cet artifice, sans aucun doute, doit avoir son effet ; mais il est tout à fait évident que le fait que cette action a été considérablement exagérée par certains auteurs d'ouvrages sur la morale<sup>1</sup> qui, semble-t-il, ont employé tous leurs efforts à extirper du cœur des hommes tout sens de la vertu. Un artifice des politiques peut aider la nature à produire les sentiments qu'elle nous suggère et même il peut, en certaines occasions, produire, à lui seul, l'approbation ou l'estime pour une action particulière ; mais il est impossible que cet artifice soit la seule cause de la distinction que nous faisons entre le vice et la vertu. Car, si la nature ne nous aidait pas sur ce point, ce serait en vain que les politiques nous parleraient d'*honorable* et de *méprisable*, de *louable* et de *blâmable*. Ces mots seraient complètement inintelligibles et aucune idée ne leur serait pas plus attachée que s'ils appartenaient à une langue complètement inconnue de nous. Le plus que les politiques puissent accomplir, c'est d'étendre les sentiments naturels au delà de leurs limites primitives ; mais il faut encore que la nature fournisse les matériaux et nous donne quelque connaissance des distinctions morales.

De même que la louange et le blâme publics accroissent notre estime pour la justice, de même l'éducation et l'instruction privées contribuent au même effet. En effet les

1. Cf., par exemple, TOLAND, *Letters to Serena*, lett. I, §§ 3 sqq.